

Québec français



Jean-Yves Soucy

Jean-Yves Soucy

Numéro 34, mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soucy, J.-Y. (1979). Jean-Yves Soucy. *Québec français*, (34), 56–56.

Jean-Yves Soucy

Souvent je me suis dit en lisant des critiques: «Non, il ne comprend pas. Il fallait dire ceci ou cela.» Maintenant que j'en ai l'occasion, je ne sais que dire. Car quoi? Si je fais mon éloge, vous me trouverez prétentieux, et si je joue l'humilité, mon éditeur se plaindra que je nuis aux ventes. Ah, si je n'avais pas publié!

C'est vrai. Tant qu'on écrit pour le tiroir, on dirige le jeu. Mais le texte publié ne nous appartient plus; impossible de corriger ou de jeter. L'irréparable est fait. Je devais le pressentir car j'ai longtemps hésité à publier (encore que le refus de certains éditeurs m'ait parfois aidé). Ainsi, mes trois premiers romans sont inédits et le resteront. J'ai finalement publié le quatrième, *Un Dieu chasseur*.

C'était un risque, celui que la plupart des écrivains assument un jour ou l'autre. J'ai dû en subir les conséquences: deux prix littéraires. Pas un, deux! Je plaisante? Si peu. Imaginez le fardeau que constitue pour un jeune (sic) auteur un premier roman «couronné». Il devrait y avoir une loi contre ça, car ensuite on vous attend de pied ferme au livre suivant: des exigences plus grandes, tant de la part des lecteurs qui ne demandent qu'à devenir fidèles, que des critiques que le «couronnement» a agacés.

Il faudrait être meilleur alors qu'on ne peut pas toujours être égal. Le roman qui a suivi *Un Dieu chasseur* est allé rejoindre les trois premiers dans un tiroir. Mais, devenu auteur, l'écrivain ne peut plus se payer le luxe du tiroir. À moins d'accepter d'être l'homme d'un seul livre. Je viens donc d'en terminer un nouveau en vivant les affres de l'incertitude et c'est le ventre noué, les genoux flageolants que je l'ai porté à l'éditeur. L'acceptera-t-il? Non, alors je suis fichu comme auteur; oui, c'est pire: le livre paraîtra à l'automne et je serai fini en tant qu'écrivain.

Étaler ainsi ses angoisses de créateur! Ce n'est sûrement pas le bon moyen de se gagner de nouveaux lecteurs. Une entrevue? D'accord.



Q. Jean-Yves Soucy, pourquoi écrivez-vous?

R. Pour durer.

Q. Ha! Ha! C'est naïf...

R. ...et prétentieux, je sais.

Q. Pour qui écrivez-vous?

R. Pour quelques lecteurs. Ceux qui me diront ou se diront: j'ai aimé!

Q. Vous considérez-vous comme un écrivain québécois?

R. Question stupide! Un écrivain, c'est un écrivain. Évidemment je suis d'ici, j'aime le pays. Vous voulez sans doute savoir pourquoi je ne tiens pas de discours nationaliste? Parce que la question est maintenant politique et que

la politique, c'est une triste farce. J'ai ma petite chanson à chanter...

Q. Oui, mais...

R. Je me considère ou voudrais devenir un écrivain nord-américain.

Q. C'est bien beau, mais...

R. Disons que je me sens plus nord-américain que français.

Q. Là langue?

R. Question de sensibilité. Pour la langue, il y a de bons traducteurs. J'ai eu la chance d'avoir John Glassco.

Q. Celui qui a traduit Saint-Denis Garneau?

R. Oui, vous connaissez? Le livre sortira vers la fin de l'année chez McClelland and Stewart à Toronto.

Q. Et ce roman que vos venez de porter à l'éditeur?

R. *Les Chevaliers de la Nuit*. Je l'aime bien, mais j'ai peur.

Q. Qu'est-ce qui mijote, un autre roman?

R. D'autres romans. J'aime avoir plusieurs choses en chantier, même de la poésie, des nouvelles, du théâtre. J'ai toujours beaucoup de projets et, sur le lot, quelques-uns aboutissent.

Q. Beaucoup d'inédits à ce que je vois.

R. Ah! non! On ne va pas recommencer avec cette histoire. Ça suffit!

Q. Un peu de calme voyons. Pour qui vous prenez-vous?

R. La question n'est pas de savoir pour qui, mais comment je me prends. Avec un grain de sel.

Jean-Yves Soucy

Jean-Yves SOUCY
Un dieu chasseur,
P.U.M., Montréal, 1976, 203 p.